

Martin Heidegger

Lettre à R. Krämer-Badoni

traduit par Mira Köller et Dominique Séglard

Le Dr Rudolf Krämer-Badoni, auteur et écrivain né en 1913, fut auditeur en 1953 de la série de conférences sur « Les arts à l'époque de la technique » qui, organisée par l'Académie bavaroise des Beaux-Arts, sous la direction de son président de l'époque, Emile Preetorius, se tint du 16 au 20 novembre 1953 dans le Grand Amphithéâtre de l'École technique supérieure de Munich. Romano Guardini, Werner Heisenberg, Martin Heidegger, Emile Preetorius, Friedrich Georg Jünger, Walter Riezler et Manfred Schröter¹ y parlèrent. Heidegger parla de *La question de la technique*. Pendant le Colloque, Krämer-Badoni logea, en voisin de palier, dans la même pension que Heidegger. « Cela tombait très bien pour moi puisque, à cette époque, j'étais en train de travailler à un grand essai concernant *Le fondement et l'essence de l'art*, et probablement allai-je devoir m'en prendre un peu, dans l'Annexe historique, à la théorie de l'art de Heidegger. Je ne souhaitais pas participer à l'entreprise qui consistait à réceptionner l'essence des chaussures comme telle, et d'autres choses encore, ou à définir la "beauté" comme "une manière dont la vérité s'ordonne à son essence", à partir des souliers de paysan de Van Gogh. La pensée de l'art doit également intégrer l'époque du pur *gestus*, non-figuratif. C'est de tout cela que j'ai voulu parler avec lui². » Ils se sont retrouvés pendant trois après-midi pour discuter. Mais Heidegger ne parlait que du fait qu'on l'attaquait toujours et encore publiquement, pour son nazisme, et à quel point il en était tracassé. Krämer-Badoni lui a alors promis : « Si mon petit livre (cf. ci-dessus) paraît, j'écrirai quelque chose sur votre passé politique³. » Krämer-Badoni avait « certes, parlé pendant trois après-midi » avec Heidegger, « mais il ne m'a pas donné l'occasion d'amener la discussion sur l'art »⁴. L'essai annoncé *Du fondement et de l'essence de l'art* est paru en 1960⁵, et il contenait un chapitre sur Heidegger⁶, avec la remarque promise⁷.

1. Die Kunst im technischen Zeitalter, t. III de l'Annuaire *Gestalt und Gedanke*, éd. de l'Académie bavaroise des Beaux-Arts, Munich, 1954.

2. R. Krämer-Badoni : *Fussnote für einen verbitterten Denker. Erinnerungen an Martin Heidegger oder Die Mühsal, über Ästhetik zu diskutieren*, in *Die Welt* n° 166 (19 juillet 1980), p. III, pages culturelles.

3. Cf. ci-dessus.

4. Cf. ci-dessus.

5. *Über Grund und Wesen der Kunst. Mit einem historischen Abriss der Dichtungs- und Kunsttheorie*, Frankfurt a. M. 1960.

6. Cf. ci-dessus, p. 183-185.

7. Elle se trouve, comme note 1, à la page 185 : « lorsque, au cours de ce travail, je refuse de donner mon assentiment aux thèses de Heidegger, comme à tant d'autres, je ne voudrais cependant pas être mal compris, comme si je me joignais aux adversaires et aux ennemis non objectifs de toutes sortes de Heidegger. (Je n'apostrophe évidemment pas ici les oppositions objectives.) Je déclare explicitement que, pour ma part, je considère Martin Heidegger comme étant le philosophe actuel le plus important. Mais, en ce qui concerne le citoyen Heidegger, on prendra son rapide changement d'opinion concernant sa brève position politique pour ce qu'il était : une preuve de virilité à l'égard d'un dictateur. Nous, les survivants, les soi-disant "immigrés de l'intérieur", en vérité compromis, sommes mal placés pour prouver notre intégrité à l'aide, précisément, d'un tel homme ».

Krämer-Badoni a envoyé un exemplaire de son livre à Heidegger, et celui-ci a réagi le 25 avril 1960 par une longue lettre, à laquelle Krämer-Badoni n'a jamais répondu¹. Dans son autobiographie, parue en septembre 1985², Krämer-Badoni révisé son opinion concernant Heidegger, après une relecture de *L'origine de l'œuvre d'art*, et retire même sa « note » de 1960³. Certains passages de la lettre ont déjà été publiés par K.-B. dans deux publications (en partie avec des lectures incorrectes)⁴.

Rainer A. Bast

Cher Monsieur le Docteur Krämer-Badoni.

Lorsque votre texte sur l'art ainsi que votre belle lettre sont arrivés, je me suis réjoui de ce signe et je me suis rappelé le voisinage d'habitat avec vous dans la pension munichoise. Et j'ai trouvé confirmé notre voisinage après l'étude de votre texte. Par cela, il est dit à l'avance que je ne puis approuver le passage « Heidegger » (p. 183 sqq.). Il me semble que vous avez trop précipitamment « dévié ». La différence entre nous — différence, certes, fructueuse — ne se trouve pas là où vous vouliez à tout prix en constater une. Mais avant de répondre sur ce point je dois beaucoup vous remercier de votre « note ». Elle dit si fermement et si clairement l'essentiel qu'elle obligera peut-être certains à la réflexion. Ne pas parler en tant que « disciple » donne à votre « note », comme vous le soulignez vous-même, un poids particulier.

Cependant, quand je parle ici d'un voisinage, je ne vise ni ne désire une « suite de fidèles », mais la dispute fructueuse qui répond à la force authentique de l'opposant, mieux : de l'adversaire (cf. *Identité et Différence*, p. 281). Mais le plan de votre texte, qui réveillerait enfin de leur somnolence tous ceux que cela concerne, vous empêche de répondre à mon étude, et plus encore, à ce qui s'y trouve quant au fond. Il est prévu depuis longtemps de la publier chez *Reclam*, sous forme de petit fascicule. Ce serait l'occasion pour que vous la discutiez à partir de votre « position ». Mais il me faut d'abord dire quelque chose à propos de votre écrit.

Je cherche l'essence de l'art dans « la mise en œuvre de la vérité ». Dans les *Chemins qui ne mènent nulle part*, p. 42 sqq., il est écrit : « Le dévoilement (vérité) est aussi peu une qualité des choses — au sens de l'étant — qu'elle n'est

1. Cf. *Zwischen allen Stühlen*, p. 189.

2. Cf. ci-dessus.

3. « Pardon à Hölderlin, mais ce que Heidegger retient de son poète préféré, c'est un héroïsme ethnico-national (Völkisch) exagéré, pour autant qu'il ne recouvre pas de ses murmures la répugnance des petits-bourgeois philistins, des prélats et des soviets pour l'art moderne. Et pourtant, cet homme s'imagine qu'il prépare, oui *lui*, "l'espace de l'œuvre" ! Le "dévoilement" (Unverborgenheit) de l'incompétence de Heidegger, avec les années, saute aux yeux. Cela est tout à fait indiscutable. Ce philosophe n'a pas, lui non plus, la moindre idée de l'art, mais il est coutumier des jeux de mots et des banalités rendues artificiellement étrangères à la réalité. Je me demande, après coup, pourquoi j'ai tenté de parler d'art avec lui. Je puis à peine me l'expliquer. Peut-être l'admiration des mythes grecs et de Hölderlin, inspirée de Reinhardt et de Kommerell, et liée au souvenir de l'ontologie si brillamment formulée par *Être et Temps* de Heidegger, ont-ils produit des effets persistants si puissants, que la tendance banale et petite-bourgeoise de *L'origine de l'œuvre d'art* ne sautait pas tout de suite aux yeux. Après la relecture de cette conférence sur l'art, tout à fait révélatrice, je supprime ma défense politique de Heidegger. L'importance de Heidegger est, pour nous, "quelque chose du passé" » (*op. cit.*, p. 185).

4. In : *Fussnote für einen verbitterten Denker*, et : *Zwischen allen Stühlen*, p. 181-183.

une qualité des énoncés» (trad. modifiée). Or, vous entendez la «vérité» en un sens *traditionnel*, comme caractère de la «connaissance» que vous attribuez à «l'esprit», opposé, comme intellect, à «l'âme». Mais mon interprétation de l'essence de la vérité depuis *Être et Temps* § 44, remonte précisément en deçà de toute tradition. Seule la vérité comme «clairière» (*Lichtung*) accorde tous les types de rapports du Dasein humain à l'étant, c'est-à-dire qu'auparavant c'était à son être — d'où également «la rêverie de l'âme» — d'où également la situation affective (*Befindlichkeit*) et la tonalité affective (*Gestimmtheit*) de l'âme affective (*Gemüt*). Mais la clairière, c'est la clairière du se-voiler en tant que tel ; l'essence de la vérité est (cf. la conférence de 1930 sur la vérité, § 6) : le secret (*Geheimnis*). Le rapport de l'homme ek-sistant à la vérité est, en lui-même, un rapport au Destin (*Geschick*) (cf. à propos de *La question de l'Être*, la réponse à E. Jünger). Toute intentionnalité se fonde toujours déjà sur l'être éclairci de Dasein humain. L'homme ne peut être «plus que l'homme» que parce qu'il est, d'après son essence, dans tous les cas, dans la clairière de l'Être, in-sistant de telle ou telle manière, ce qui demeure loin d'un comportement uniquement théorique (cf. *Être et Temps*, p. 363 note, et *De l'essence du fondement*, trad. p. 101). Ce n'est que dans le domaine de l'essence de la vérité ainsi éprouvée (*Chemins*, trad. p. 43) que je puis dire que dans l'œuvre d'art «rien du tout ne se montre». C'est exactement sur cela que vous insistez avec tant de passion. De même, toute mon étude s'en prend à l'interprétation de l'art comme «pure jouissance esthétique» (trad. p. 54). Pour cette raison, la beauté n'est pas pensée à partir d'un «plaire», mais comme une guise de l'apparaître, ou de la clairière du se-voiler, c'est-à-dire de la vérité.

Il est difficile, je l'avoue, de se débarrasser des représentations d'une tradition de 2 500 ans. C'est la raison pour laquelle mon interprétation de l'Aléthéia fait scandale ; peut-être la conférence de l'Académie vous fournira-t-elle quelques indications. En revanche, Hegel pense la vérité comme «certitude», c'est-à-dire à partir du sujet qui se représente. Au début de votre texte (p. 9) vous dites que «l'art vit, même si la théorie s'étiole». Lorsque je cite Hegel avec approbation dans la Postface de mon étude (*Chemins*, p. 63), disant que l'art «pour ce qui est de sa destination suprême, est pour nous quelque chose du passé», il ne s'agit alors ni d'un accord avec la conception hégélienne de l'art, ni de prétendre que l'art est arrivé à son terme. Je préférerais plutôt dire que l'essence de l'art est, pour nous, quelque chose qui mérite questionnement (*ibid.* p. 62). Je ne «peux» pas m'arrêter à Hegel parce que je ne me suis jamais trouvé à ses côtés, la différence abyssale concernant la détermination de l'essence de la «vérité» (cf. *Identité et Différence*, trad. p. 277 sqq.) interdit cela.

Vous écrivez que j'ai intentionnellement «fermé les yeux sur l'époque de l'art abstrait». Dit plus prudemment : l'art abstrait n'est pas discuté. Cela pour quelle raison ? Parce que, à mon avis, il n'y a rien à dire de conforme à la pensée, quant à la teneur réelle (*Sachhaltig*), tant que l'essence de la technique, c'est-à-dire l'essence de la vérité qui survient avec elle (le langage

comme information) n'est pas suffisamment éclairée. Cela ne signifie pas que l'art abstrait soit un dérivé de la technique moderne. Vous non plus n'allez pas vous résigner au fait que l'art, tel qu'il vit aujourd'hui, est uniquement rangé au sein de l'affairement culturel (*Kulturbetrieb*). Où donc est sa place ? A-t-il de lui-même la faculté de déterminer son lieu et le donner-lieu (*Ortschaft*) de l'homme ? Je voudrais un instant « argumenter », chose que j'évite généralement de faire. Vous parlez (p. 27) « des tensions qu'il faut mettre en œuvre », à savoir de « l'intentionnalité » du Dasein humain. Mais celle-ci est référée au Destin, ce que vous soulignez en permanence, en donnant pour détermination à l'art de ne pas céder devant le Destin. « Devant »... c'est-à-dire que ce dernier doit être éclairci, en quelque sorte, et que le Destin est le secret de l'Être même — ce que j'appelle la clairière du se-voiler, c'est-à-dire la vérité. Je vois la différence entre nous dans le fait que vous déterminez comme Dasein humain ce qui doit être mis en œuvre, à quoi vous ajoutez le Destin ; moi, en revanche, je pense l'arc de la tension dans sa totalité, c'est-à-dire le Dasein humain comme ayant un destin, à partir de sa correspondance (et de sa non-correspondance) avec le Destin. Je parle ainsi (*Chemins*, p. 53) de « l'engagement ek-statique de l'homme existant dans le dévoilement de l'Être ». (Relisez, s'il vous plaît, les pages 52-54 dans les *Chemins*) — Je voudrais dire succinctement, et pour cela de manière insuffisante et objectivement erronée, que vous pensez l'art, quant à son essence, comme faculté de l'homme ; j'essaie de penser son essence à partir de l'essence de la vérité, qui est, en soi, disposition de l'ek-sistence (et de l'ek-stasis) et du Destin. Je trouve surtout essentiel le fait que vous démarquiez le « principe de l'unité intérieure » de l'œuvre d'art, de l'organico-biologique. Ce que vous dites de la découverte de la surface est également important. Ici Rilke a déjà vu quelque chose d'essentiel dans ses lettres de 1907 sur Cézanne.

Parmi de nombreuses questions, demeure la suivante : la distinction entre l'art (création artistique, œuvre d'art) et la théorie suffit-elle ? Lorsque, à son tour, l'essence de la « théorie » devient digne de questionnement (cf. *Essais et conférences* : Science et Méditation), alors tout essai de « porter l'art au langage » accède à un autre domaine. A ce propos, votre étude, dont j'ai beaucoup appris, donne une impulsion véritable. Mais peut-être l'irrésistible affairement organisé (*Betrieb*) du pur « informer » passera-t-il également avec négligence sur votre livre.

Le mieux serait une discussion de cette chose. Peut-être l'occasion s'en présentera-t-elle un jour. Ces lignes sont un faible signe de ma reconnaissance.

Ma femme et moi, nous vous saluons très amicalement ainsi que votre épouse.

Votre Martin Heidegger.

P.S. : Vous recevrez en deux envois séparés :

1. *Hegel et les Grecs*
2. *Sérénité*
3. *De l'essence de la vérité*, 3^e édition.
4. *De l'essence du fondement*, 3^e édition.